

# Se prostituer est de moins en moins tabou pour les étudiants

**C**éline Fremault (CDH), la ministre bruxelloise en charge de l'Aide aux personnes, a rendu publique une étude portant sur les nouvelles formes de prostitution à Bruxelles. Les chercheurs y indiquent que la prostitution via internet s'est amplifiée avec le développement des réseaux et autres applications. A l'image des sites de sugar-dating, comme RichMeetBeautiful, qui a débarqué en Belgique cette semaine à grand renfort de camions publicitaires et vise sans détour les étudiants. Les auteurs pointent une euphémisation de l'imagerie et du vocabu-

laire qui « pourrait donner a priori l'impression d'une violence symbolique moindre » et qui cible un public peu enclin à écumer les trottoirs, comme les étudiants, expliquent les auteurs.

Sans surprise, l'étude démonte le mythe d'une jeune prostitution « d'agrément » et souligne que c'est bien la précarité qui y a poussé les étudiants rencontrés. « L'entrée en prostitution a lieu "au creux de la vague", dans une situation d'urgence où les dettes s'accroissent. » Et ne reste pas occasionnelle : plusieurs rencontres par mois, voire par semaine. C'est qu'outre les frais du quotidien, la prostitution elle-même a un coût. Il s'agit de répondre aux fantasmes des clients : lingerie, tenues, accessoires, objets... Les témoins évoquent des budgets mensuels de 400 à 900 euros. Plus étonnamment, les chercheurs relèvent que 7 des 16 étudiants se félicitaient de « ne pas être au CPAS ». De sorte que la prostitution apparaît comme moins taboue que le recours à l'aide sociale. « Je pense qu'on peut parler de dignité, témoigne ainsi Lotvi. Je trouve ça indigne, moi, d'aller mendier de l'argent au CPAS. Au moins, moi, je vends quelque chose, je donne un service. Et puis aussi, si tu vas au CPAS, on va regarder tout ton argent, on va voir sur ton compte et tout. On ne peut pas travailler au noir. Donc, moi, je ne vais pas men-

## ÉTUDIANTS

### « Au moins je ne suis pas au CPAS »

Sans surprise, l'étude démonte le mythe d'une jeune prostitution « d'agrément » et souligne que c'est bien la précarité qui y a poussé les étudiants rencontrés. « L'entrée en prostitution a lieu "au creux de la vague", dans une situation d'urgence où les dettes s'accroissent. » Et ne reste pas occasionnelle : plusieurs rencontres par mois, voire par semaine. C'est qu'outre les frais du quotidien, la prostitution elle-même a un coût. Il s'agit de répondre aux fantasmes des clients : lingerie, tenues, accessoires, objets... Les témoins évoquent des budgets mensuels de 400 à 900 euros. Plus étonnamment, les chercheurs relèvent que 7 des 16 étudiants se félicitaient de « ne pas être au CPAS ». De sorte que la prostitution apparaît comme moins taboue que le recours à l'aide sociale. « Je pense qu'on peut parler de dignité, témoigne ainsi Lotvi. Je trouve ça indigne, moi, d'aller mendier de l'argent au CPAS. Au moins, moi, je vends quelque chose, je donne un service. Et puis aussi, si tu vas au CPAS, on va regarder tout ton argent, on va voir sur ton compte et tout. On ne peut pas travailler au noir. Donc, moi, je ne vais pas men-

dier pour rester dans la merde de toute façon. Je m'en sors, avec ma bite et mon cul, mais je m'en sors. Et j'emmerde ceux qui veulent me retirer mon honneur. »

Le phénomène, qui s'observe plus largement auprès d'un public éligible à l'aide sociale, a été défini par le chercheur en psychologie sociale Bernard Van Asbroeck comme la « Sherwoodisation », du nom de la forêt de Robin des Bois. L'idée est que la lourdeur des démarches et l'image négative associée aux allocataires du CPAS poussent certains à opter pour des voies de subsistance hors du cadre légal. Comme la prostitution.

« Le problème dans le cas des étudiants, c'est que l'allocation d'étude de la Communauté française est trop faible par rapport au coût réel d'une année d'étude, surtout dans une ville comme Bruxelles où les loyers sont très chers, explique Renaud Maes. Et les CPAS ont des conditions très restrictives, certains sont très durs vis-à-vis des étudiants - sans compter que seuls les Belges peuvent y avoir accès. » Les auteurs du rapport encouragent donc les autorités à réviser et repenser les systèmes d'aides sociales adressés aux étudiants.

L.K.

## « Sugar-dating », le cache-sexe d'une prostitution précarisée.

**D**ans les trucs comme SeekingArrangement, c'est clair, "affection", ça veut dire sexe, "engagement", ça veut dire sexe, "tendresse", ça veut dire sexe, "amour", ça veut dire sexe. Tu vois un profil qui dit "je cherche un vrai amour", ça veut dire "Je veux du sexe tout de suite"! » Pietro n'est pas dupe : lui qui se prostitue notamment en usant de sites de sugar-dating sait pertinemment ce qui se cache derrière les pages d'accueil glamour et entre les lignes de « papas gâteaux » qui s'y inscrivent. C'est très certainement le principal enseignement de la vaste étude commandée par le cabinet de la ministre Céline Fremault sur les nouvelles formes de prostitution à Bruxelles : l'euphémisation, la dissimulation, la relativisation d'une réalité qui reste pourtant, purement et simplement, de la vente et de l'achat de rapports sexuels.

C'est au début 2016 que la ministre bruxelloise en charge de l'Aide aux personnes, Céline Fremault (CDH), a commandé une étude portant sur les nouvelles formes de prostitution à Bruxelles. L'enquête réalisée par Renaud Maes, professeur de sociologie à Saint-Louis, et Chedia Leroij, chercheuse indépendante, vise à « l'obtention de données comparatives à l'égard de la prostitution et de la traite des êtres humains à des fins d'exploitation sexuelle au sein de trois villes européennes ». Entre les mains du cabinet Fremault depuis plusieurs mois, l'actualité de ce début de semaine en a précipité la diffusion. *Le Soir* s'est donc concentré sur la partie consacrée à cette prostitution « nouvelle version » à Bruxelles. A travers 25 témoignages et des références à d'autres études internationales, on y évoque notamment la prostitution 2.0, ainsi que le cas des étudiants.

La prostitution internet n'est certes pas neuve, mais s'est amplifiée avec le développement des réseaux et autres applications, pointent les chercheurs. Qui se sont notamment penchés sur les sites proposant des « arrangements », comme les sites de sugar-dating, RichMeetBeautiful, qui a débarqué en Belgique cette semaine à grand renfort de camions publicitaires,

n'a donc pas été analysé par l'étude mais fonctionne exactement sur le même modèle. Les chercheurs y pointent une imagerie et un vocabulaire qui tendent à dissimuler la réelle nature des relations proposées entre « sugardaddy » et « sugarbabe ». Une euphémisation qui « pourrait donner a priori l'impression d'une violence symbolique moindre », expliquent les auteurs, et cible un autre public, peu enclin à écumer les trottoirs : « Le recours aux sites internet est un phénomène mode qui permet de donner un ver-

nis plus glamour à l'activité promotionnelle. Les design épurés [...] tranchent évidemment avec la représentation générale des carrées, souvent considérées comme glauques par les clients : il s'agit de faire propre, moderne, branché. »

Les témoins interrogés par les chercheurs ne sont évidemment pas dupes. Ileana dénonce ainsi l'« hypocrisie » des formes masquées de prostitution : « On sait bien ce qu'on fait là-dessus. Peut-

cueillis par Renaud Maes lors d'une autre étude) s'accordent tous là-dessus : ils avaient réellement besoin d'argent au moment où ils franchissent le pas. Le témoignage de Ganaëlle est limpide : « Souvent, on dit "c'est juste de l'escorting", mais en fait j'ai quand même vraiment besoin d'argent. Parce qu'il faut payer le kot, la bouffe, les courses, les lessives, les vêtements. Donc, oui ça permet surtout de s'en sortir. Je m'en sors même bien. Enfin, mieux que de travailler dans un job étudiant dans un resto ou un bar. »

### CONCURRENCE

#### « La guerre des prix »

**Barbara** « C'est beaucoup plus simple pour le client de te demander de casser les prix s'il ne te voit pas en face de toi. Tu n'es pas réelle, donc ce n'est pas grave. Mais moi [...] je suis sûre qu'ils n'oseraient jamais proposer 15 euros la pipe à une fille en vitrine, ils seraient plus timides. C'est en fait aussi clair que les sites sont faits plus pour les clients que pour les filles parce qu'ils font tout pour que ce soit la guerre à qui fait des prix les plus bas. (...) Ils ne sont pas idiots les mecs, ils savent que les clients doivent être contents pour revenir payer sur le site, donc ils organisent des trucs comme des classements, des étoiles, des avis des utilisateurs, des forums et tout ! Tu vois, plus les gens râlent parce que tu n'as pas répondu, moins tu es dans le top. C'est comme AirBnB : des clients mécontents, c'est un score qui descend et donc moins de clients. »

être que les clients veulent croire qu'ils n'ont que des novices et tout, mais moi je crois que même les clients ils sont là dans la comédie. »

#### Le mythe de l'étudiante qui se prostitue pour l'argent de poche

L'embellissement de la réalité véhiculée par certains sites web se conjugue, pour la prostitution étudiante, à une autre forme de mythification. A savoir l'image selon laquelle les jolies petites étudiantes se prostitueraient de façon occasionnelle, juste pour se faire un peu d'argent de poche et s'acheter des sacs de marque. « Cette thèse connaît un franc succès », écrit Renaud Maes, à rapprocher sans doute de la vision dominante du "job étudiant" comme moyen de se procurer les "moyens nécessaires aux loisirs", situation ne répondant qu'à la réalité des plus privilégiés. » Car c'est bien là que le bât blesse : les étudiants versant dans la prostitution proviennent de milieux précaires et non de la petite bourgeoisie. Les 16 étudiants rencontrés par les chercheurs (ainsi que les 24 autres témoignages re-

#### Un kot contre quelques faveurs

Enfin, une autre nouvelle forme de prostitution, qui touche notamment des étudiants mais pas qu'eux, consiste dans des échanges de biens et de services. Ces cas de prostitution sont évidemment toujours liés à des situations particulières de précarité, souligne l'étude. Il s'agit typiquement de logements (studios, kots) dont le loyer va être réduit ou carrément annulé en échange d'une sorte de « mise à disposition sexuelle ». La relation de

### À BRUXELLES

## 1.800 ?

Chedia Leroij et Renaud Maes ont mené leur étude à partir de témoignages. Pour se faire une idée de la population étudiante concernée par la prostitution, les chercheurs ont extrapolé à partir d'enquêtes quantitatives menées dans les pays anglo-saxons. Celles-ci suggèrent qu'entre 2 et 5 % se prostitueraient. Partant du principe que la Belgique dispose d'un système social plus efficace, les auteurs évaluent une limite basse à 2 %, ce qui représente 1.800 jeunes.

dépendance est évidemment très importante. Des témoignages recollés ressortent également des exemples plus ponctuels de rapports sexuels en échange d'un support juridique ou administratif, voire, pour un cas, d'une consultation médicale.

L'euphémisme domine également lorsqu'il est question de cette nouvelle forme de prostitution contre des biens et services. Mais si les sites de sugar-dating en usent de façon commerciale, l'atténuation des faits sort cette fois de la bouche des principaux intéressés ! Ces échanges sont en effet davantage perçus comme une forme d'« entraide ». « C'est un échange de services, rien de tragique, je trouve », exprime par exemple Annaëlle, qui paye un petit loyer en échange de faveurs à son propriétaire. Même désinvolture chez Meryem qui rap-

porte qu'elle a eu recours à un médecin qui se faisait payer en rapports sexuels : « C'est vraiment service contre service, c'est de l'entraide. Moi, je fais un massage un peu spécial et lui prend soin de ma santé. Je ne vois pas ça comme de la prostitution. » Les chercheurs identifient que cette interprétation est souvent liée à une précarisation de certains clients. Les personnes accordant leurs faveurs perçoivent donc leur acte comme une forme de « geste solidaire ».

Ces nouvelles formes de prostitution, cachée, atténuée, glamourisée sortent donc des rares cadres qui existent dans ce secteur. Et fragilisent d'autant plus les prostitué(e)s, comme le développent Renaud Maes et Chedia Leroij : « Le fait que le cadre soit plus flou amène aussi à des formes de sexe transactionnel particulièrement aliénantes aux clients. [...] A l'opposé de certains discours qui prétendent qu'elle [la "prostitution occasionnelle"] serait moins risquée qu'une activité plus intense, le fait de ne pas maîtriser les codes, les normes et les pratiques plus classiques de prostitution implique une vulnérabilité accrue tant par rapport à certains clients que par rapport à certains proxénètes. »

Dans les cartons du cabinet Fremault depuis plusieurs mois, l'étude doit servir de base de travail pour un plan d'action au niveau de la région. « Un groupe de travail bruxellois va désormais se mettre autour de la table pour identifier les mesures que le gouvernement peut prendre à court, moyen et long terme », exprime la ministre. Car si la campagne de grande envergure du site de RichMeetBeautiful n'a plus droit de cité en Belgique, ces nouvelles formes de prostitution, elles, ne disparaîtront pas aussi « facilement » que les camions outranciers du site norvégien... ■

LODIE BLOGIE

### CACHER SON ACTIVITÉ

#### « Pas de problème »

**Loanna** « Les étudiants ils sont, comment dire ? Souvent ils sont des gens qui n'ont pas de problème. Payer le loyer ? Pas de problème. Payer le livre ? Pas de problème. Aller en soirée ? Pas de problème. Alors ils ne peuvent pas imaginer qu'il y ait des gens qui ont des problèmes. Et ils ont des préjugés, je pense qu'on peut dire ça comme ça, des préjugés sur les autres. Par exemple, si je disais que je fais escort, je suis sûre que plusieurs mecs de mon groupe voudraient tout de suite me baiser. »